

Sous le signe de l'attente

Musique : Chostakovitch, 2^{ème} trio pour piano et cordes, Op 67, 1^{er} mouvement (Emanuel Ax, Isaac Stern, Yo-yo Ma)

1 L'attente de l'enfantement : Dieu avec nous

1.1 Un long voyage à travers le temps

Nous poursuivons le fil de nos méditations de l'Avent sur le thème de l'attente.

Nous nous souvenons que le mot Avent désigne l'advenue du Christ, l'arrivée du Christ, et que le temps liturgique dans lequel nous sommes entrés est le temps de la méditation sur l'attente de cette venue. Un certain nombre de textes bibliques nous sont proposés pour nos lectures des 4 dimanches de l'Avent. Ils nous parlent de quelque chose qui va advenir, de quelque chose qui va se produire. Et ils nous placent dans l'attente de cette arrivée. Nous poursuivons notre mise à l'écoute de ces paroles, avec beaucoup de liberté. Et cela nous conduira à amorcer un long voyage à travers le temps.

1.2 La jeune femme qui attend

Et, pour commencer, revenons 2016 ans en arrière et pensons à cette jeune femme portant dans son ventre un enfant miraculeux, à quelques semaines de son terme, une jeune femme attendant une naissance annoncée, et sentant vivre sous sa peau cet être mystérieux, qui remue, donne un coup de tête par ici, un coup de pied par là, un autre encore. Une jeune femme bientôt mère et qui joue avec son enfant à travers l'enveloppe de son ventre, une jeune femme qui cherche à se figurer quelle vie attend cet enfant. Comme toute mère s'interroge sur ce qui attend celui ou celle qui va naître, comme tout père s'interroge sur ce qui attend l'enfant qui va naître. Rejoignant Marie, nous pouvons nous aussi nous placer sous le signe de cette attente, et méditer ce don de Dieu qui nous attend. Et nous émerveiller de la façon dont la dimension la plus profonde de notre vie spirituelle rejoint l'une des expériences les plus physiques, les plus incarnées de la vie humaine.

Et penser à ce paradoxe étrange du Dieu qui prend chair sous la forme infiniment vulnérable d'un enfant à naître. Et que nous allons célébrer en fêtant Noël. Natal. Naissance.

Mais rappelons-nous aussi qu'entre le ventre de la mère et la sortie de l'enfant dans le monde extérieur, il y a le moment de l'accouchement, l'épreuve pour la mère du passage de l'enfant. Et que l'image de cette épreuve de l'enfantement revêt parfois une dimension cosmique. Ainsi, Paul :

Nous le savons en effet : la création tout entière gémit maintenant encore dans les douleurs de l'enfantement. (Rom. 8:22 TOB) Elle n'est pas la seule : nous aussi, qui possédons les prémices de l'Esprit, nous gémissons intérieurement, attendant l'adoption, la délivrance pour notre corps. (Rom. 8:23 TOB).

Sous le signe de l'attente

1.3 Isaïe : un enfant va venir

Revenons à l'enfant qui va naître. Cet enfant, l'Église nous a appris à en discerner l'annonce dans les paroles du prophète Isaïe, prononcées quelque huit cent ans auparavant : (je lis les textes dans la traduction œcuménique de la bible, la TOB, un travail commun de traduction effectué ensemble par des catholiques, des protestants et des orthodoxes dûment mandatés : les formulations sont parfois différentes de celles du lectionnaire, et peuvent vous surprendre un peu).

Le Seigneur parle par la bouche d'Isaïe :

Aussi bien le Seigneur vous donnera-t-il lui-même un signe : Voici que la jeune femme est enceinte et enfante un fils et elle lui donnera le nom d'*Emmanuel*. (Isa. 7:14 TOB) De crème et de miel il se nourrira, sachant rejeter le mal et choisir le bien. (Isa. 7:15 TOB)

Cet enfant dont parle Isaïe, il y a 2700 ans, est un signe donné par le Seigneur. Un signe donné gratuitement, malgré le roi Achaz qui ne demandait rien. Un signe qui est une personne vivante. Un enfant dont le nom *Emmanuel* veut dire Dieu avec nous. Un enfant à propos duquel nous ne pouvons pas ne pas nous poser la question de « Qu'est-ce que cela veut dire ? Comment Dieu est-il avec nous ? Aujourd'hui ? »

Mais avant de chercher une réponse directe à cette question, je vous propose un long détour, en commençant par relire ce passage du livre d'Isaïe dans son contexte.

1.4 Le nœud de l'épreuve

1.4.1 Achaz ne veut pas mettre Dieu à l'épreuve

Revenons un peu en arrière. Les rois voisins du pays de Juda s'apprêtent à marcher sur Jérusalem, et Achaz, roi de Jérusalem, prend peur.

Alors, son cœur et le cœur de son peuple furent agités comme les arbres de la forêt sont agités par le vent. (Isa. 7:2 TOB)

Le Seigneur envoie Isaïe à la rencontre d'Achaz pour le reconforter.

Tu lui diras : Veille à rester calme, ne crains pas !

[Que ton cœur ne défaille pas à cause de ces deux bouts de tison fumants, sous l'effet de l'ardente colère de Recîn, d'Aram et du fils de Remalyahou]. (Isa. 7:4 TOB)

Isaïe va voir Achaz et lui tient un discours qui le rassure. Puis il continue. Isaïe parle au nom de Dieu, donc le narrateur nous dit que, par sa bouche, c'est Dieu qui parle directement au roi :

Le SEIGNEUR parla encore à Akhaz en ces termes : «Demande un signe pour toi au SEIGNEUR ton Dieu, demande-le au plus profond ou sur les sommets, là-haut.»

Akhaz répondit : «Je n'en demanderai pas et je ne mettrai pas le SEIGNEUR à l'épreuve [הַנִּסְיוֹן].»

Sous le signe de l'attente

[Isaïe] Il dit alors : Écoutez donc, maison de David ! Est-ce trop peu pour vous de fatiguer les [d'épuiser la patience des] (לֹאֵה) hommes, que vous fatiguiez aussi [épuisiez aussi la patience de] mon Dieu? (Isa. 7: 10 -13 TOB)

Et c'est alors que la naissance de l'enfant est annoncée.

Arrêtons-nous un instant sur la figure du roi Achaz. Isaïe lui demande de demander quelque chose à Dieu. Il formule sa demande avec la plus grande solennité (demande-le au plus profond ou sur les sommets, là-haut.), comme une demande qui concerne l'ensemble de l'univers, du plus profond au plus élevé. Achaz refuse. Pour ne pas mettre Dieu à l'épreuve, dit-il. Cela mérite une explication.

1.4.2 Mise à l'épreuve dans l'Ancien Testament

Qu'est-ce que mettre quelqu'un à l'épreuve ? C'est lui demander de faire quelque chose, et de voir comment il le fait, ou même simplement, de voir s'il le fait. Dit un peu crûment : pour savoir ce qu'il a dans le ventre. Pour voir où il en est et comment il est capable de réagir. Voir de quoi il est capable.

Et, bien sûr, l'on peut soumettre quelqu'un à l'épreuve, soit à des fins pédagogiques (pour soutenir son travail d'apprentissage, pour l'accompagner dans sa progression), soit par défiance (par ce qu'on n'a pas confiance dans des capacités de faire ce qui est attendu de lui).

Commençons par la défiance.

Dans le livre des rois, la Reine de Saba vient voir le roi Salomon (encore lui), dont elle a beaucoup entendu parler, afin de le tester, de vérifier si ce que l'on dit de lui et de sa sagesse est vrai. (1 R 10 :1). Elle n'a pas une confiance absolue dans les rapports qu'on lui en a fait ! Et, bien sûr, Salomon, nous le savons, s'en tire bien.

Mais la défiance peut prendre des formes plus violentes. Ainsi, lorsque les hébreux perdent confiance en Dieu au cours de la traversée du désert, ils se fâchent contre Moïse, ils se plaignent violemment et ils exigent que Moïse réponde immédiatement à leurs demandes. Et Moïse leur reproche alors de vouloir mettre Dieu à l'épreuve, c'est à dire de ne plus avoir confiance dans la façon dont Dieu procède, de mettre en doute la sollicitude de Dieu à leur égard, de ne plus attendre rien de bon de la part de Dieu, et de vouloir décider à sa place de ce qui est bon pour eux.

Cette histoire est racontée dans le livre de l'Exode, au chapitre 17.

Toute la communauté des fils d'Israël partit du désert de Sîn, poursuivant ses étapes sur ordre du SEIGNEUR. Ils campèrent à Refidim mais il n'y avait pas d'eau à boire pour le peuple. Le peuple querella Moïse : «Donnez-nous de l'eau à boire», dirent-ils. Moïse leur dit : «Pourquoi me querellez-vous? Pourquoi mettez-vous le SEIGNEUR à l'épreuve (נִסְתָּם אֶת־יְהוָה) Là-bas, le peuple eut soif; le peuple murmura contre Moïse: «Pourquoi donc, dit-il, nous as-tu fait monter d'Égypte? Pour me laisser mourir de soif, moi, mes fils et mes troupeaux?» Moïse cria au SEIGNEUR : «Que dois-je faire pour ce peuple? Encore un peu, ils vont me lapider.» Le SEIGNEUR dit à Moïse : «Passe devant le peuple, prends avec toi quelques anciens d'Israël ; le bâton dont tu as frappé le Fleuve, prends-le en main et va. sur

Sous le signe de l'attente

le rocher - en Horeb. Tu frapperas le rocher, il en sortira de l'eau, et le peuple boira.» Moïse fit ainsi, aux yeux des anciens d'Israël. Il appela ce lieu du nom de Massa et Mériba - Epreuve et Querelle - à cause de la querelle des fils d'Israël et parce qu'ils mirent le SEIGNEUR à l'épreuve en disant : «Le SEIGNEUR est-il au milieu de nous, oui ou non?» (Exod. 17: 1 - 7 TOB)

Cette histoire est reprise de nombreuses fois dans l'Ancien Testament, un peu plus loin dans le livre de l'Exode, mais aussi dans le livre du Deutéronome, et dans les psaumes. Ces différentes reprises sont l'occasion à chaque fois, de rappeler au Peuple son manque de foi – et de lui rappeler aussi la patience et la constance du Seigneur. Le nom de *Massa & Mériba* est devenu dans le monde juif une expression toute faite qui désigne le doute, le manque de foi, le découragement.

Combien de *Massa & Mériba* y a-t-il dans nos propres vies ? Combien de moments où nous n'attendons plus rien de Dieu ?

Mais ici, dans le récit du livre du prophète Isaïe, le roi Achaz *refuse* de mettre Dieu à l'épreuve. Sans doute connaît-il bien son catéchisme : « Il n'est pas bien de vouloir mettre Dieu à l'épreuve. Loin de moi l'idée de vouloir faire comme mes pères, lorsqu'il ont été pris par le doute à Massa et Mériba, au cours de leur traversée du désert ! »

1.4.3 Mais Achaz

Mais, justement, ici, ce qui se passe, c'est le contraire. C'est Dieu qui propose un signe, et Achaz qui refuse. On peut donc comprendre qu'Achaz ne veut pas que Dieu se mêle de ses affaires, et qu'il cache son manque de confiance sous une déclaration hypocrite, pour faire croire qu'il veut honorer Dieu, alors que, justement, il n'a rien à faire du signe que Dieu veut lui envoyer. Il n'attend rien de Dieu.

Refuser le cadeau de quelqu'un qui vous veut du bien, c'est aussi exprimer un manque de confiance. Et c'est bien ainsi que le comprend le prophète : encore une fois, tu manifestes ton manque de confiance dans ton Dieu. Et Dieu commence à en avoir assez. Et pourtant, il persévère et donne quand même un signe. Il donne un signe *qui n'est pas attendu*. Et ce signe qui n'est pas attendu est la promesse d'un enfant. Un enfant qui, le moment venu, ne sera pas attendu par ceux au milieu de qui il naîtra.

1.4.4 L'homme soumis à l'épreuve : Abraham

Après un long détour, nous revenons, comme promis, à la naissance de l'enfant. Tout à l'heure, nous avons fait une remarque à propos de l'accouchement : l'accouchement est une *épreuve* physique pour la mère. Ici, ce n'est pas Dieu qui est mis à l'épreuve ; c'est un être humain, l'une de nous, dans la vie courante, qui subit une épreuve.

Ce qui nous conduit à nous interroger sur les épreuves que subissent les hommes dans les Ecritures. A commencer par l'épreuve fondatrice du « sacrifice d'Abraham ».

Il est bien question d'un enfant, mais il s'agit du contraire d'une naissance, puisqu'il est demandé à Abraham de faire mourir son fils, son fils Isaac, qu'il a eu tant de mal à avoir, qu'il a attendu pendant de si longues années, jusqu'au moment où il n'attendait plus, et dont la naissance était tellement improbable. Bien sûr, nous connaissons tous la fin de l'histoire, et

Sous le signe de l'attente

nous savons qu'elle se termine bien, mais la demande que fait Dieu à Abraham est quand même tout à fait claire. Regardons de plus près ce que nous dit le texte de la Genèse :

Or, après ces événements, Dieu mit Abraham à l'épreuve et lui dit : «Abraham»; il répondit: «Me voici.» Il reprit : «Prends ton fils, ton unique, Isaac, que tu aimes. Pars pour le pays de Moriyya et là, tu l'offriras en holocauste sur celle des montagnes que je t'indiquerai.» (Gen. 22: 1 - 2 TOB)

Dont acte. Abraham obéit, et il emmène son fils et le bois du sacrifice sur le mont Moriyya. Il prépare tout, il lie son fils et il lève son couteau.

Lorsqu'ils furent arrivés au lieu que Dieu lui avait indiqué, Abraham y éleva un autel et disposa les bûches. Il lia son fils Isaac et le mit sur l'autel au-dessus des bûches. Abraham tendit la main pour prendre le couteau et immoler son fils. Alors l'ange du SEIGNEUR l'appela du ciel et cria : «Abraham! Abraham!» Il répondit : «Me voici.» Il reprit : «N'étends pas la main sur le jeune homme. Ne lui fais rien, car maintenant je sais que tu crains Dieu, toi qui n'as pas épargné ton fils unique pour moi.» et voici qu'un bélier était pris par les cornes dans un fourré. Il alla le prendre pour l'offrir en holocauste à la place de son fils.

(Gen. 22: 9 - 13 TOB)

Levant son couteau sur son fils, puis déliant les liens avec lesquels il l'avait attaché, Abraham, d'une certaine manière, coupe lui aussi le cordon ombilical qui l'attachait, peut-être trop fortement, à son fils bien-aimé, son unique, et il laisse son fils, il laisse Isaac suivre le chemin qui lui est propre, sous le regard de Dieu. L'on peut dire que désormais le destin d'Isaac est entre les mains de Dieu. Et cette épreuve à laquelle Dieu avait soumis Abraham, et qui paraissait tellement incompréhensible, tellement insensée, voici tout d'un coup qu'elle revêt un sens nouveau et lumineux.

1.4.5 Les hébreux dans le désert

De même dans le désert, si les hébreux se révoltent contre Dieu, c'est que l'épreuve physique de la traversée du désert est trop rude pour eux.

Nous voyons ainsi commencer à se dessiner tout un jeu d'interactions entre Dieu et nous autour de la notion d'épreuve, autour des attentes respectives de Dieu et des hommes qui s'articulent autour de l'épreuve. Mais ce n'est pas tout.

Un dernier coup d'œil au livre de l'Exode nous donnera peut-être un éclairage complémentaire. Cela se passe un peu avant le passage que nous venons de lire, avant Massa & Mériba. Le Peuple vient de quitter la Mer des Joncs, au tout début de sa traversée du désert. Il a soif, très soif (avoir soif semble être une constante de la marche à travers le désert), il marche, et il arrive enfin devant le point d'eau de Mara. Mais l'eau de Mara est saumâtre et imbuvable. Lisons le passage dans le livre de l'Exode :

Moïse fit partir Israël de la mer des Joncs et ils sortirent vers le désert de Shour. Ils marchèrent trois jours au désert sans trouver d'eau. Ils arrivèrent à Mara, mais ne purent boire l'eau de Mara, car elle était amère - d'où son nom «Mara». Le peuple murmura contre Moïse en disant : «Que boirons-nous?»

Sous le signe de l'attente

Celui-ci cria vers le SEIGNEUR et le SEIGNEUR lui indiqua un arbre d'une certaine espèce. Il en jeta un morceau dans l'eau, et l'eau devint douce. C'est là qu'il leur fixa des lois et coutumes. C'est là qu'il les mit à l'épreuve. (Exod. 15: 22 - 25 TOB)

C'est là qu'il les mit à l'épreuve.

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, *l'épreuve* à laquelle Dieu les soumet n'est pas d'avoir à continuer leur marche (de toute façon, ils seront bien obligés de poursuivre leur chemin). Non, *l'épreuve* est d'avoir à prêter attention à la parole du Seigneur, aux commandements qu'il charge Moïse de leur transmettre.

(Il dit: «Si tu entends bien la voix du SEIGNEUR, ton Dieu, si tu fais ce qui est droit à ses yeux, si tu prêtes l'oreille à ses commandements, si tu gardes tous ses décrets, je ne t'infligerai aucune des maladies que j'ai infligées à l'Égypte, car c'est moi le SEIGNEUR qui te guéris.» (Exod. 15:26 TOB))

Il s'agit ici d'une mise à l'épreuve pédagogique. « Au cours de ta marche, au cours de ta vie, prête l'oreille à la voix du Seigneur, prête l'oreille à ses commandements. Cela t'accompagnera dans le droit chemin.» Avec cette dernière remarque, il semblerait que nous ayons fait un vaste tour d'horizon de la notion *d'épreuve* dans l'Ancien Testament.

1.4.6 Le Notre Père

Et pourtant, ce n'est pas tout. Car ce mot *d'épreuve* est le mot que nous répétons tous les jours quand nous disons le Notre Père : « ne nous soumet pas à la tentation », que l'on pourrait traduire sans doute plus exactement par : « ne nous soumet pas à l'épreuve. » Oui, c'est le même mot, en hébreu, נסו, traduit en grec par πειρασμον. Eh oui, dans le Notre Père, nous demandons à Dieu de ne pas nous soumettre à l'épreuve. C'est une demande que nous faisons, mais il n'est pas du tout exclu que Dieu veuille quand même nous soumettre à l'épreuve, que notre relation à Dieu s'articule autour d'une mise à l'épreuve.

Pensons au Christ à Gethsémané :

«Mon Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi ! Pourtant, non pas comme je veux, mais comme tu veux !» (Matt. 26:39 TOB)

Chaque fois que nous prions le Notre Père, nous pouvons nous rappeler cette parole du Christ à Gethsémané, et méditer le don qu'il nous a fait de lui-même.

L'épreuve a quelque part sa place dans ce qui se passe entre Dieu et nous, entre Dieu et nos frères et sœurs, proches ou lointains. Et notre prière peut aussi demander à Dieu de leur épargner l'épreuve, ou, s'ils sont dans l'épreuve, de les y accompagner, peut-être de la façon la plus secrète et la plus profonde. Mais ce n'est pas nous qui décidons ni nous qui jugeons.

A ce propos, je ne peux pas m'empêcher de vous lire quelques phrases de Simone Weil, dans sa dernière lettre au Père JM Perrin, datée du 26 mai 1942, un peu plus d'un an avant sa mort. Et je lis ces phrases avec crainte et tremblement, m'autorisant à les lire en m'effaçant derrière celle qui les a écrites, et en les donnant à ceux d'entre nous qui se trouvent dans l'épreuve, eux-mêmes ou leurs proches :

Sous le signe de l'attente

« Si on tombe en persévérant dans l'amour jusqu'au point où l'âme ne peut plus retenir le cri "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné", si on demeure en ce point sans cesser d'aimer, on finit par toucher quelque chose qui n'est plus le malheur, qui n'est pas la joie, qui est l'essence centrale, pure, non sensible, commune à la joie et à la souffrance, qui est l'amour même de Dieu. On sait alors que la joie est la douceur du contact avec l'amour de Dieu, que le malheur est la blessure de ce même contact quand il est douloureux, et que le contact lui-même importe seul, non pas la modalité. » (Simone Weil, *L'attente de Dieu*, La Colombe, Editions du Vieux colombier, 1950, p 69)

Cela peut-être est une illustration extrême de ce que peut vouloir dire, de la façon la plus absolue, de la façon la plus extrême : « Dieu avec nous », Emmanuel.

1.5 Emmanuel : Dieu avec nous

Le signe annoncé au roi Achaz, Dieu l'a donné. L'enfant annoncé arrivera quelques 700 ans plus tard. Il arrivera discrètement, et il sera reconnu, non par les puissants, mais par les gens ordinaires, les pauvres, les méprisés.

Il sera donné gratuitement, au moment choisi par Dieu, malgré l'indifférence et le manque de confiance des hommes.

Emmanuel, Dieu avec nous.

Depuis la naissance du fils de Marie, Dieu est avec nous. Nous avons vu, avec la page de Simone Weil que nous venons de lire, de quelle façon extrême cette présence de Dieu pouvait être vécue au temps de l'épreuve. Mais pour nous, dans notre vie de tous les jours ? Et, s'il est *déjà* avec nous, que nous reste-t-il à attendre ?

1.6 Le rendez-vous amoureux

Peut-être une façon de nous représenter cette présence de Jésus avec nous, nous pouvons la trouver dans l'expérience du rendez-vous amoureux. Evidemment, je ne sais pas si les choses se passent toujours comme ça dans le monde d'aujourd'hui, mais cela évoque sûrement quelque chose pour beaucoup d'entre nous.

Vous avez donné rendez-vous pour la première fois à la personne dont vous avez découvert que vous l'aimiez, et vous attendez l'heure du rendez-vous. Et vous avez de bonnes raisons de penser qu'elle viendra. Et, néanmoins, tant qu'elle n'est pas là, la question subsiste, l'ouverture, l'expectative. Viendra, viendra pas ? Vous réalisez que c'est elle que vous aimez, elle en tant que personne, non pas telle ou telle de ses qualités, mais elle-même. Et pourtant, vous ne cessez de vous la représenter en esprit, faisant ceci ou cela, marchant, tournant la tête vers vous, vous souriant, vous parlant. C'est sa présence en tant que personne qui, à chaque fois se présente devant les yeux de votre imagination, mais toujours à chaque fois, en train de faire quelque chose. Votre journée avance, vous vazez à vos occupations, votre travail vous absorbe, vos conversations avec les uns ou les autres se poursuivent, et pourtant, toujours en arrière-plan, se trouve l'image de la personne aimée, comme un fil rouge qui traverse votre journée entière. Et l'attente du moment des retrouvailles vous tient en haleine, donne une couleur, une saveur particulières à cette journée, à tous les instants de cette journée.

Vous n'avez jamais vu le Christ, vous ne savez pas vraiment à quoi il ressemble, vous n'avez jamais entendu sa voix, et pourtant, il vous a laissé son évangile, des récits de sa vie, un

Sous le signe de l'attente

recueil de ses paroles, et ces récits, et ces paroles vous reviennent à l'esprit, et sous-tendent votre vie. Comme l'attente d'une rencontre, comme l'attente des retrouvailles.

C'est ce que certains appellent « l'attente de Dieu ». Mais si je dis « l'attente de Dieu », l'on peut comprendre cette phrase de deux façons : soit c'est moi qui attends la venue de Dieu en moi, soit c'est Dieu qui, dans son amour pour moi, attend mon *oui*.

« Voici, je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui et je prendrai la cène avec lui et lui avec moi. (Apoc. 3:20 TOB) »,
Comme il est dit dans le livre de l'Apocalypse.